

Ce qu'on découvre en arpentant ensemble le Sentier, ce sont d'immenses galaxies d'histoires, qu'on va commencer à vouloir raconter, partager et mettre en ordre.

LEÇON 3

COMMENT RACONTER UNE MÉTROPOLE

SOMMAIRE

Préambule

- 1) Le récit-cadre du sentier
 - 2) La collecte d'histoires
 - 3) La construction de nouveaux récits métropolitains
- Bonus. Vers une « culture métropolitaine »

Une métropole, ce sont des liens – qui se nouent dans des histoires. Toutes ces histoires, c'est la matière foisonnante dont la ville est faite.

Pourtant, à l'échelle de la métropole, la plupart des récits dont nous disposons (touristiques, politiques, médiatiques...) sont lacunaires et tronqués.

Comment peut-on raconter quelque chose d'aussi vaste qu'une métropole ? Comment s'articulent tracé et récit ? Comment collecter des histoires sur le chemin ? Comment les assembler ? De quels types de récits parle-t-on ? Grandes histoires oubliées, récits populaires, récits d'infrastructures, dessous des cartes, histoires ordinaires...

Découvrir, assembler, produire des récits : c'est là le cœur de notre Académie. À la fois parce que ces récits documentent la réalité, constituent des techniques d'apprentissage et ouvrent des pistes pour réinventer des façons d'habiter la Terre.

EXERCICE

1. Débutant

Rendre compte d'une journée de marche à travers des images et/ou des textes, des sons, des vidéos, des objets.

2. Confirmé

Nous envoyer un début de récit à l'échelle d'une métropole (textes, dessins, photos, vidéos, sons, ...).



Préambule

LES RÉCITS DU TERRAIN

La ligne du récit

Dans le droit français, la création d'un itinéraire est considérée comme une œuvre de l'esprit – au même titre qu'une mélodie ou un texte.

« L'établissement des itinéraires de randonnée [constitue], bien que composé à partir du tracé des sentiers, une création de l'esprit, puisant son originalité dans la mise en œuvre de critères géographiques, culturels ou humains traduisant la personnalité de leur auteur. » (Cour de cassation, 30 juin 1998).

Dessiner une ligne dans l'espace, c'est écrire quelque chose qui relève déjà d'un récit – et qui va en faire naître d'autres : le récit du voyage, le récit du territoire traversé, les récits recueillis en chemin.

Histoires vraies

Cette quête de récits depuis l'écoumène (l'espace habité) résonne avec une démarche structurante des « humanités écologiques ».

« Nous n'avons pas besoin de “nouvelles histoires”. (...) Le monde a déjà ses propres histoires. (...) Il s'agit d'étendre notre capacité à raconter (...) des “histoires vraies”. » (Deborah Rose, *Vers des humanités écologiques*, 2004).

Petits récits

Quand les grands récits se révèlent caducs (comme « le Progrès » ou « la Nation »...), marcher est aussi une façon de reprendre la question des récits « par le bas » : depuis le terrain, depuis des lieux où vivent des communautés.

« Que faire lorsque notre monde commence à s'écrouler ? Je vais me promener, et si j'ai de la chance, je trouve des champignons. (...) Je découvre qu'il y a encore des plaisirs parmi les terreurs de l'indétermination. » (Anna Tsing, *Le Champignon de la fin du monde*, 2015)

Cette enquête dans nos territoires ordinaires relève aussi pour les Modernes d'un renversement de la démarche d'investigation qui, au lieu de se tourner vers des peuples lointains « prémodernes », se tourne vers nos propres sociétés, selon ce qu'on peut appeler une « anthropologie symétrique » (Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, La Découverte, 1991).

VOIR RESSOURCE
» MASTERCLASS PISTE 16 -
COMMENT LES HUMAINS HABITENT
LA TERRE.

I) LE RÉCIT-CADRE : LA FORME DU SENTIER

Par son échelle, forme, choix des lieux, des continuités, ordre des séquences, le sentier constitue lui-même un récit.

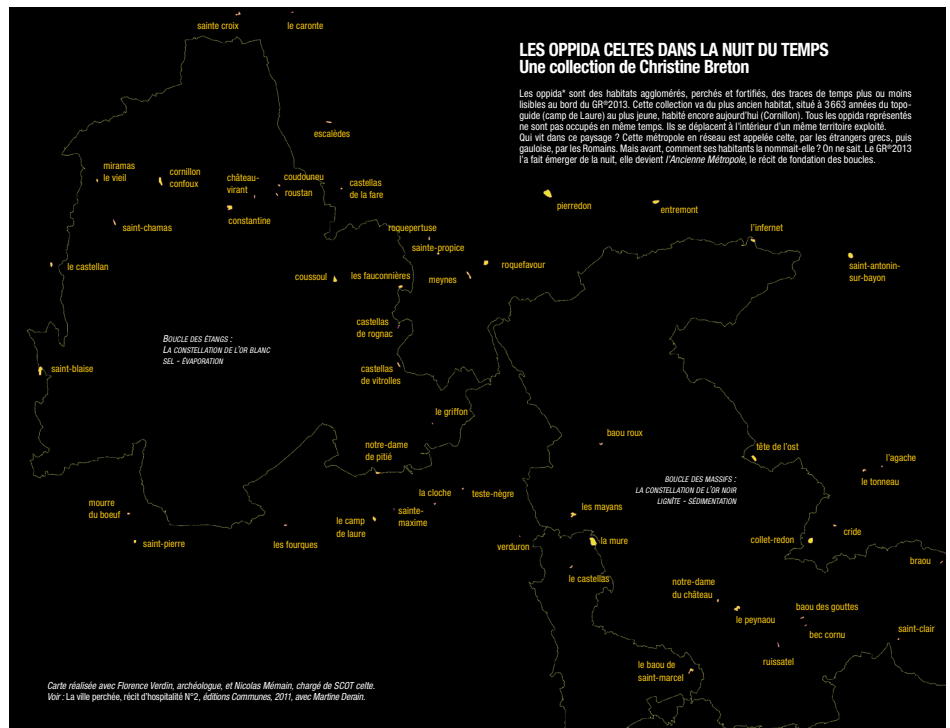
Ce récit-cadre n'est pas un récit « thématique » déjà identifié par une tradition patrimoniale ou par une mode (du type « le patrimoine industriel », « les cités », « le street art », « l'eau », « l'agriculture » etc.) Toutes ces thématiques seront probablement présentes dans les lieux racontés par le sentier, et constituent toutes ensemble l'univers qu'explorent les sentiers métropolitains comme des espaces vivants où les choses se mêlent et se côtoient (cf. §2).

Comment construire ce récit-cadre ?

Ce récit est forcément ancré dans la géographie. Il s'agit d'un récit qui rend compte de la forme physique de la métropole. Un récit qui fait qu'on ne regarde plus la carte de la même façon. Ce n'est pas un récit univoque, il possède en général un caractère d'ambiguïté ou de polyphonie. Un récit territorialisé et territorialisant. Il est indissociable de la forme du sentier – il est la forme qui raconte une histoire. Dans la mesure où il rend compte de la morphologie de la ville, il peut être vu comme une sorte de récit de fondation a posteriori ou de manifeste rétrospectif (cf. carte des oppida celtes du GR 2013).

En faisant le tour du massif du Garlaban et de l'étang de Berre, les marcheur.euse.s du GR2013 découvrent que les oppida celtes forment un confédération proto-métropolitaine en forme de 8.

Topoguide du GR2013 (Wildproject FFRP 2013)



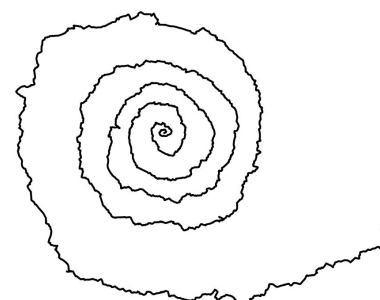
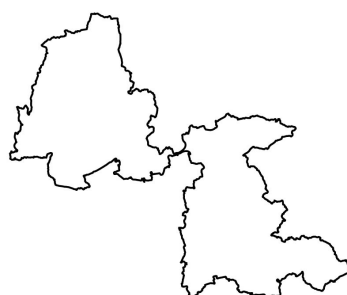
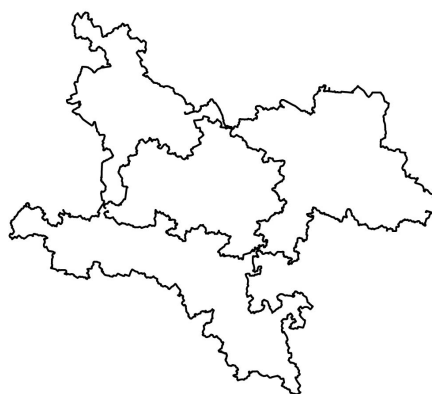
Par exemple : « La métropole de Marseille s'enroule avec ses autoroutes autour de deux grands espaces non constructibles : la mer de Berre et le massif de l'Etoile et du Garlaban » ou alors « Le Grand Paris articule deux époques : la petite couronne du 19e et la grande échelle des villes nouvelles – les faubourgs industriels à tramway et les rêves de refondation de la ville en aérotrain ». Ou encore : « La spirale centrifuge de Londres revisite l'histoire impériale d'un accaparement centripète des ressources mondiales. » ou encore : « À Milan, le réseau des Sentieri Metropolitani inverse la polarité du désir, passant d'une direction centripète (vers le Duomo central) à une direction centrifuge, vers les banlieues populaires d'une métropole polycentrique. »

Sentier du Grand Paris

Sentieri Metropolitani

GR2013

Inspirallondon



Un autre récit

Trop vite. La rapidité avec laquelle les villes sont sorties de leurs murs, en quelques décennies seulement, tend à créer une situation où nos récits de fondation urbaine ne correspondent plus à la réalité morphologique – sans compter que c'est souvent à l'échelle des communes que s'élaborent les identités collectives territoriales, et que les métropoles ne disposent pas d'un récit de fondation.

Trop complexe. Il est difficile de résumer les métropoles, tant elles fourmillent d'acteurs, de mémoires, tant elles constituent des systèmes complexes, hétéroclites, des flux simultanés, sédimentés. On a tendance à se sentir dépassé par cette réalité, à première vue illisible, qui plus est depuis l'autoroute.

En étant attentif à la morphologie de la métropole, la forme du sentier fait émerger un « enjeu narratif » dominant. Saisissant la métropole tout entière avec ses coulisses, articulant la grande échelle et les circonstances du terrain, le sentier prend en général à contre-pied les récits établis et dominants, souvent polarisés sur un trait historique flatteur, lié au centre-ville, et intégrant rarement les cultures populaires, les réalités productives, les conflits sociaux, les rapports à la campagne alentour, les questions énergétiques et logistiques.

Un peu comme dans une famille, une ville s'endort parfois pendant des années sur un petit nombre de récits consensuels qui font souvent la base de l'idée qu'elle se fait d'elle-même (et de la façon dont elle se présente au monde, « marketing territorial »), et qui sans être faux, sont dangereusement lacunaires : ils excluent des pans entiers d'histoire, tant celles des formes urbaines que des communautés qui les habitent (et, singulièrement, notamment en France, tout ce qui a trait aux suites des décolonisations).

Le marketing urbain présente typiquement un territoire sous le double jour flatteur d'un passé folklorique et d'un futur technologique radieux – omettant ainsi une description honnête et rassembleuse du présent, des héritages du 20^e siècle, y compris encombrants, qui occupent en général dans l'espace le plus gros de la carte. Ex. « Marseille cité phocéenne et nouvel Hollywood » ou encore « Paris romantique et lumière de l'Europe » ou encore « Boston ville de la Liberté et laboratoire mondial de l'innovation technologique ». Une conséquence de ces récits idéalisés est de masquer la réalité présente, d'exclure des territoires et des communautés, et éventuellement de générer des déceptions pour tous les lieux situés en dehors du circuit touristique.

Les sentiers métropolitains proposent précisément de rendre compte à tous de nos réalités partagées – avec les conséquences pacificatrices que peut avoir, au sein d'une famille, le fait d'arrêter de se « raconter des histoires ».

C'est dans la mesure où il tâche de rendre justice à la réalité de nos espaces métropolitains que ce récit-cadre tend à constituer un contre-récit. Ce contre-récit n'est pas nécessairement spectaculaire ou ingénieux, il doit plutôt s'imposer avec l'évidence d'une vérité connue depuis toujours, mais depuis longtemps oubliée. A Marseille, le 8 autour de la mer de Berre et du massif de l'Etoile parle des relations entre campagne et industrie (qui avait été formulée par Jean Renoir, Marcel Pagnol, mais aussi par Walter Benjamin dans la nouvelle « Haschisch à Marseille ») ; à Paris, le trilobe entre la première couronne et les villes nouvelles témoigne de la violence démiurgique de l'ordonnement urbain faite au site, au sol et aux populations dans une surenchère d'ingénierie ; à Athènes, la grande traversée en boucle de la nappe urbaine raconte l'intelligence de la ville vernaculaire, polycentrique, densifiée et épousant le site dans toutes ces particularités.

Ce grand cadre narratif du sentier n'est pas une synthèse des récits que l'on collectera sur le terrain, mais plutôt une hypothèse initiale, qui n'a qu'un impact relatif sur la collecte et la mise en ordre des récits. Il laisse une grande liberté éditoriale sur la variété des récits qu'il peut accueillir.

2) LA COLLECTE D'HISTOIRES

L'espace urbain est saturé de traces, que la marche permet de lire. La marche attentive est de fait une enquête. Une fois qu'on va sur le terrain, le long de l'itinéraire, on ne cesse d'être confronté à des informations, des paysages, des vues, des impressions, des objets, des conversations, des rumeurs de comptoir, des repères, des surprises, des rencontres, des plaques patrimoniales, des micro-événements...

La collecte d'informations et de récits a lieu avant, pendant et après la journée de marche. Avant, pour anticiper les principaux points d'intérêt ; pendant parce que l'expérience déjoue toujours l'attente initiale ; et après, pour approfondir des éléments aperçus, mal compris, etc.

Quelques principes de collecte

- Dans la relation des sociétés urbaines contemporaines à l'espace, certains thèmes récurrents peuvent faire l'objet d'une attention particulière. Le topoguide du GR2013 retient par exemple : les eaux (sauvages et canalisées), l'industrie, le patrimoine architectural du 20^e siècle et les infrastructures, les biotopes (sauvages ou cultivés).

- Concernant la collecte des récits, elle se fait particulièrement bien à l'échelle des communes, qui correspond en Europe à une entité territoriale et administrative à la fois stable dans le temps historique, et robuste en termes d'identité sociale (même si l'identité communale se réfracte ensuite dans les identités de quartiers). La collecte communale peut tant avec des sources orales des habitants, que des services municipaux, notamment les archives.

- Sur le terrain, au fil des rencontres, mais aussi ailleurs : dans les bibliothèques, les archives, sur le web...

- Cartographier les histoires peut être intéressant, notamment pour voir se dessiner peu à peu des creux et des pleins, des zones sur-racontées et des zones sous-racontées, etc.

Certaines modalités de collecte de récits peuvent elles-mêmes générer ou renforcer des dynamiques collectives.

Une fabrique d'histoires

Marcher sur un sentier métropolitain, c'est aussi générer de nouvelles histoires. Dessiner une ligne sur une carte, puis la parcourir dans l'espace physique, est une véritable machine à histoires. C'est déjà le cas en milieu naturel et rural, plus encore en milieu urbain.

Le marcheur d'un sentier métropolitain parcourt un territoire en dessinant chaque jour une ligne qui fait elle-même récit de son point de départ à son point d'arrivée. Ce récit de l'étape journalière va être partagé avec des citoyens que le marcheur va rencontrer.

VOIR RESSOURCE
» EXTRAIT TOPOGUIDE GR2013

VOIR RESSOURCE
» ENTRETIEN AVEC L'ARCHITECTE
ET HISTORIEN RENÉ BORRUEY
REVUE VENTILLO 1001 NUITS

3) LA CONSTRUCTION DE RÉCITS MÉTROPOLITAINS

Une fois rentré chez lui, ou quelques jours plus tard, le randonneur sera spontanément tenté de raconter sa pérégrination dans ces lieux à la fois connus et méconnus. Il va commencer à mettre en ordre des anecdotes. Comme dans tous les voyages réussis, le désir de restitution est spontané. Il va vouloir partager ce qu'il a appris.

La phase précédente de la collecte au fil des marches est un processus d'interaction assez libre, et potentiellement interminable. Au bout d'un certain moment, la quantité des informations réunies commence à mettre le randonneur en position de « sachant », qui peut devenir capable, non plus seulement de livrer quelques anecdotes décousues, mais de développer un propos à la fois original et détaillé sur ces immenses territoires difficiles à lire.

La question de la synthèse des connaissances est une question débattue au sein des communautés de marcheurs : il est à la fois tentant de vouloir, par-delà le récit-cadre du sentier et les mille anecdotes glanées en chemin, proposer un nouveau récit unifié du territoire métropolitain ; et en même temps, ce passage à l'échelle métropolitaine fait courir le double risque de propos à la fois trop généraux et trop discutables. Des allers-retours entre les différentes échelles narratives sont importants : depuis la micro-échelle (la vanne d'une filiole, une iule fétide sous un tablier d'autoroute, une culée de pont qui a disparu, la trace arrondie laissée par des végétaux poussés par le vent sur un mur de ciment, une lettre à moitié lisible trouvée au pied d'une prison, un banc public, une qualité de pavés au sol, etc.) jusqu'à l'échelle des grandes infrastructures (grands équipements de transport ferré, canaux, lignes de trains à grande vitesse, aqueduc, aéroports...), en passant par les récits communaux.

S'interdire le risque d'un récit métropolitain serait se limiter à une compilation sans fin d'anecdotes. De même qu'un biographe parvient bien à raconter une vie pourtant constituée d'une infinité d'événements, de même on peut tenter de raconter une métropole. Un récit métropolitain peut évidemment être ensuite discuté, mis en tension avec d'autres.

Tout l'art du récit métropolitain consiste à identifier ce qui, dans le patrimoine fourmillant des récits locaux (notamment communaux), peut fournir un matériau narratif.

Pour favoriser l'apparition de « constellations » qui peuvent structurer les grands récits métropolitains, la forme « brève » est souvent intéressante.

La construction d'un récit métropolitain s'appuie aussi sur les contraintes d'un média (la forme et les limites d'un livre, d'un film, d'une exposition, d'un documentaire sonore), qui vont orienter et rendre possible une restitution honnête, un assemblage fonctionnel, de cette masse de récits.

Bonus

VERS UNE « CULTURE MÉTROPOLITAINE »

>> RESSOURCE/NOS ARTICLES ET INTERVIEWS :

>> TRIBUNE DE BAPTISTE LANASPÈZE ET ALEXANDRE FIELD « MARCHER POUR CHANGER NOTRES REGARD SUR NOS TERRITOIRES » LIBÉRATION, 2016.

Les habitants d'une aire métropolitaine sont rarement familiers de l'ensemble de leur territoire urbain. L'expérience de la randonnée métropolitaine est souvent vécue comme une expérience « d'alphabétisation » au grand territoire.

La mise en récit d'une métropole accompagne et favorise l'émergence d'une « culture métropolitaine », une série de compétences qui relèvent de 3 principaux aspects :

- la connaissance précise d'un territoire particulier (de type « érudit local » métropolitain)
- un niveau d'alphabétisation dans différents domaines de savoir et différents métiers (histoire, géographie, architecture, urbanisme, paysage, botanique, écologie, patrimoine, art contemporain...)
- une mise en série de différentes métropoles qui permet de voir leurs traits communs et leurs caractères propres.

Expérience : La “Caravane”

A la croisée des « conversations marchées » définies dans la leçon 2 et des récits polyphoniques, on peut créer un protocole de production de récits qui va également soutenir la mise en place d'un sentier.

La « caravane » est l'organisation de marches collectives associant des auteurs (dessinateurs, journalistes, photographes, producteurs sonores...) autour d'une série de rencontres avec des commentateurs *in situ* au fil de la journée... Cela permet tout à la fois 1) de faire émerger des communautés marcheuses, 2) de nouer des liens avec des lieux auxquels on rend visite, 3) de collecter en direct et collectivement des récits, 4) de se doter des moyens de restitution.

L'organisateur de ces expéditions collectives est une sorte de médiateur, de metteur en scène, qui a pour tâche d'articuler sur le sentier, en une journée partagée, des territoires, des acteurs locaux et des visiteurs et futurs conteurs.

Ce type d'outil a également le mérite de générer de nombreux canaux de restitution : radios, journaux, livres, expositions, blogs, podcasts.

Les ressources en ligne correspondant à cette leçon sont listées ci-dessous. Vous pouvez les consulter à votre guise sur le volet « Ressources » du site de l'Académie des Sentiers Métropolitains.

>> Nos articles et interviews

- Voyager dans l'architecture des possibles
- Marcher pour changer notre regard... Libération (Field/Lanaspèze)
- Cologne : note sur la rive aveugle
- 3 revue DEHORS (récits de territoire)

>> Extraits de nos livres

- la révolution de paris (récit de voyage)
- planete banlieue
- smgp : brèves et le trilobe comme récit cadre
- ville sauvage (comment on regarde la ville)
- tengenziali (récit de voyage)

>> La masterclass de Milan

- Piste 3 : la marche fabrique des mondes
- Piste 5 : le sentier transforme la ville
- Piste 10 : pourquoi les sentiers sont politiques
- Piste 13 : marcher seuls sur les sentiers métropolitains
- Piste 14 : les sentiers métropolitains comme dispositifs d'échange
- Piste 16 : comment les humains habitent la terre
- Piste 17 : chorodiversité dans le grand athènes
- Piste 19 : trois remarques
- Piste 21 : le sentier comme espace politique
- Piste 23 : robert smithson et le territoire comme œuvre
- Piste 28 : une pratique perspectiviste

>> Nos vidéos

- Il progetto Sentieri Metropolitani
- Vjing du Sentier du Grand Paris
- Le Voyage Métropolitain (Sylvain Maestruggi)

>> Nos ressources externes

- Récits du GR2013
- Promenades sonores
- lagrandecaravane.com
- Podcast « la Grande Caravane »
- 1001 nuits
- Magazine MT journal Workshop Houmani
- Texte Borruey
- Carte des oppida celtes sur le GR2013